

Retranscription d'une partie de l'interview réalisée par Liya auprès de Gabriela

Rappel : les élèves ont présenté leurs travaux à Gabriela. Les dernières saynètes présentées sont des témoignages de personnes ayant vécu le coup d'état militaire au Chili.

Liya : (...) Les saynètes que vous venez de voir sont créées à partir d'enregistrements audios authentiques. Nous savons que vous êtes chilienne et que vous avez vécu ce coup d'état militaire. Pouvez-vous nous raconter quels souvenirs en avez-vous ?

Gabriela : Moi, j'avais 15 ans ce 11 septembre 1973. C'était le printemps au Chili. Ce dont je me souviens est que ce jour là nous ne sommes pas allés à l'école. Nous sommes restés à la maison car nous savions qu'il y avait eu un coup d'état militaire.

Il y avait déjà eu une tentative deux ou trois mois auparavant qui avait échoué. Nous pensions donc que cela allait être un autre échec mais non pas du tout.

Pendant trois mois nous n'avons pas pu aller à l'école. Mon père, architecte, refusa de travailler pour les militaires et se retrouva au chômage. Ce fût un traumatisme pour un père de 7 enfants.

Ce fut une époque très difficile car mon père ne travaillait plus et ma mère ne travaillait pas encore. Elle désirait achever ses études d'architecture.

L'argent manquait à la maison. Il fallait nourrir 7 personnes, 9 avec papa et maman.

Le souvenir le plus douloureux que j'ai est la peur, la méfiance envers nos voisins. Il ne fallait pas parler. Nous ne pouvions pas nous exprimer librement de peur d'être dénoncé. Cela a été très difficile ? Des gens qui, auparavant, étaient nos amis, nous ne savions pas si nous pouvions encore leur faire confiance.

De plus, il y avait un couvre-feu. Il fallait donc sortir rapidement, il y avait des queues à l'entrée des magasins, des militaires partout. « Je vais sortir de la maison mais je ne sais pas si je vais revenir », il pouvait se passer n'importe quoi....

Voilà mes souvenirs.... J'ai l'impression que mon adolescence s'est arrêtée à ce moment-là. Ne pas pouvoir mener la vie d'une adolescente normale....

Ce qui m'a sauvée c'est le fait de chanter. Au Chili, 80% des habitants sont catholiques. Quand le coup d'état se produisit, j'allais à la messe 2 ou 3 fois chaque dimanche car je pouvais chanter.

L'église catholique me permettait d'emprunter ce chemin qui m'animait. Et peu à peu, j'ai pu m'ouvrir à d'autres réseaux qui m'ont permis de faire de nouvelles rencontres et j'ai pu créer autre chose pendant la dictature (...)

Liya : Notre travail sur le Chili nous a permis de découvrir Víctor Jara, figure emblématique de la chanson engagée. Dans une de ses déclarations il dit « La chanson : une arme de lutte ». Que pensez-vous de cette déclaration ?

Gabriela : Je pense que sa seule arme était sa guitare et chanter pour atteindre la campagne chilienne. A partir du quotidien de chaque village, il a créé une chanson, une œuvre.

Communiquer avec le peuple : pour moi cela est une arme très puissante(...)

Liya : Pouvez-vous nous parler de votre itinéraire artistique ?

Gabriela : J'ai l'impression d'être comme Obélix. Toute petite, je suis tombée dans la marmite de la musique. Très jeune, j'ai suivi des études musicales. J'ai l'impression d'avoir appris à chanter avant d'apprendre à parler. C'est ainsi : une famille, un père, une mère qui chantaient beaucoup et qui ont créé une chorale avec leurs 7 enfants.

Ensuite, j'ai étudié la guitare classique et le chant. J'ai achevé mes études de chant classique ici, à Angers, l'endroit où je vis. J'ai toujours chanté. Aujourd'hui ce sont surtout des chansons que je compose. J'interprète aussi des chansons traditionnelles ou populaire d'Amérique Latine.

Liya : Comment êtes-vous arrivée en France ?

Gabriela : J'ai été résistante au Chili pendant la dictature. J'ai été emprisonnée au Chili, le père de mon enfant aussi. J'ai dû venir en France car ma vie était en danger, ma vie et celle de mon enfant. Le père, Carlos, est resté prisonnier au Chili. Nous, nous l'avons attendu en France. Nous avons un Visa pour pouvoir entrer en France et y rester. La maman du père de mon fils(elle-même réfugiée politique) vivait à La Rochelle. (...)